

Les primaires, c'est (presque) secondaire

Elles laminent les idées neuves et laissent à la présidentielle "pour de vrai" le champ libre aux zéloteurs de la rupture



par Jean-Michel Lamy

Neuf mois de pré-campagne électorale avant les législatives de juin, sur un quinquennat, ça fait beaucoup. C'est ainsi, les primaires sont en train de devenir une bombe à fragmentation au cœur du paysage politique. Seule certitude, pour les deux partis de gouvernement, ce processus de désignation du champion est devenu irréversible. En revanche, le jour d'après, quel que soit le vainqueur de chaque camp, les schémas tracés d'avance seront vite bousculés. C'est à l'issue de la primaire que tout commence. Aucun ticket n'est gagnant à coup sûr pour l'Élysée.

**“Seule certitude, pour les deux partis de gouvernement,
ce processus de désignation du champion est devenu
irréversible”**

La course d'obstacles sera à rebondissement. Le ralliement des électeurs des concurrents défaits au leader arrivé en tête ne va pas de soi. Le fan-club de Nicolas Sarkozy aura du mal à voter Alain Juppé. En sens inverse, le noyau dur des centristes pro-Juppé aura du mal à rallier Nicolas Sarkozy. Mais le plus grave est ailleurs. La mécanique de la primaire au sein d'un parti, même élargie au centre pour Les républicains (LR), même élargie aux radicaux pour le PS, masque mal un entre-soi doctrinal. Le vrai-faux choix entre des solutions convergentes, estampillées "courant dominant", pourrait conduire nombre d'électeurs à se tourner davantage encore vers les candidats hors primaire. Tous ou presque ont la rupture en bandoulière. Un sacré atout par les temps qui courent.

Les effets en chaîne du tripartisme

C'est le paradoxe actuel de la vie politique. Au moment où les primaires recueillent l'adhésion du grand public, elles ne remplissent plus leur office. En l'occurrence, mettre sur les rails de l'Élysée un leader incontesté et incontestable. À la primaire de la droite et du centre, d'aucuns attendent trois millions de participants pour mimer un premier tour de présidentielle, le 20 novembre, où on élimine, et un second tour, le 27 novembre, où on arbitre entre deux finalistes. Pour le PS, le processus sera identique le 22 et le 29 janvier. Europe écologie Les verts (EELV) prépare pour le 7 novembre le vote départageant Yannick Jadot et Michèle Rivasi.

“Les primaires ne remplissent plus leur office. En l'occurrence, mettre sur les rails de l'Élysée un leader incontesté et incontestable”

Officiellement, ces trois partis entendent renouveler le débat démocratique. En réalité, ces primaires sont tout simplement la conséquence d'un Front national assuré de la présence de Marine Le Pen au second tour de la présidentielle du 7 mai prochain. Tous les sondages l'affirmant, les politiques en ont fait leur doxa. Plus question pour les LR d'avoir deux candidats en compétition au premier tour avec le risque de rater la qualification au second, puisqu'il n'y a que deux places. Les implications institutionnelles de l'irruption du tripartisme (FN, LR, PS) à la place du bipartisme font tellement peur qu'elles sont loin d'être tirées. Que l'alternance gauche-droite soit devenue inconcevable à l'élection suprême du pays a pourtant de quoi faire réfléchir.

L'illusion d'un débat d'idées

Les effets en chaîne sont multiples. Sans ces primaires de pure convenance, les partis politiques classiques auraient gardé leur magistère en leadership. Nicolas Sarkozy serait le candidat LR, François Hollande celui du PS, Cécile Duflot celle d'EELV (la députée de Paris a mordu la poussière au premier tour). Avec les primaires, cette dimension typiquement parlementaire est oubliée au profit d'écuries concurrentes qui toutes ont leurs propres experts.

Est-ce du ressourcement démocratique ? La droite n'a pas l'habitude du débat d'idées. Plutôt que de chercher à se démarquer par la disruption, les sept protagonistes de la primaire se marchent plutôt sur les pieds. En économie, les différences ne tiennent qu'à l'endroit où l'on pose les curseurs. En apparence, il n'y a de fracture que sur le traitement de l'islam politique dans un pays laïc. Et encore, la différenciation relève davantage de la nécessité d'afficher un clivage, entre par exemple “recherche de l'identité heureuse” et “nécessité d'une alternance forte”, que de la réalité d'un choc frontal.

Du coup, les médias reprennent la main et font leur miel du combat d'image. Il est d'ailleurs indubitable que le "service public" sermonne davantage Nicolas Sarkozy pour ses "provocations" que d'autres challengers. Alors assiste-t-on à un simulacre de duels et à des scènes burlesques ?

"Les primaires ouvertes referment le spectre idéologique des droites historiques", estime Alexis Feertchak dans un cahier de l'Institut Diderot. Assurément, dès lors qu'elles sont ouvertes à tout électeur qui signe une charte des valeurs, et pas seulement au noyau militant, cela renforce sans conteste pour les candidats le souci de ratisser large avec mesure.

"La droite n'a pas l'habitude du débat d'idées. Plutôt que de chercher à se démarquer par la disruption, les sept protagonistes de la primaire se marchent plutôt sur les pieds"

La primaire de la droite et du centre crée ainsi l'illusion d'un débat constructif, alors que l'affrontement sur des clivages plus tranchés, style souverainiste contre libre-échangiste ou traitement des inégalités versus priorité à la productivité, obligerait à de vraies clarifications. Ces cassures traversent le cœur d'électorats que l'on ne veut pas braquer ! Les dissimuler par un effet d'optique n'est pas la meilleure façon de préparer le pays à regarder en face les grandes options. "Les raisons de fond qui ont inhibé la droite en 2007 ne sont pas explorées", déplore l'écrivain Marcel Gauchet.

Au PS en revanche, les fractures s'étalent au grand jour. Les uns veulent muscler l'économie de marché, les autres rêvent de renforcer au maximum le secteur public. Mais au final, comme à droite, la primaire poussera à la synthèse. N'en déplaise à Manuel Valls, rassembleur auto-proclamé de la gauche, le mieux placé pour incarner cette troisième voie, idéologiquement parlant, n'est autre que François Hollande en personne. Versant popularité, c'est moins évident bien sûr.

Les hors primaires à l'assaut

Pour Jean-Luc Mélenchon, qui d'emblée a récusé ces petits jeux, les primaires signent la mort de la politique. Parce que les prétendants sont contraints de se plier à ce que les sondeurs et les journaux "disent de l'opinion moyenne et dominante", explique-t-il. Pas question de faire la révolution au sortir d'une primaire. Du coup, les hors primaires peuvent brandir la carte de la rupture et séduire des sceptiques de tous bords.

Tel Henri Guaino, député LR, ancienne plume de Nicolas Sarkozy, qui se présente en solo pour défendre la ligne souverainiste sans être ligoté par l'unanimité sur l'euro. Telle Marine Le Pen qui engrange de la crédibilité par une posture constante anti-système. Tel Emmanuel Macron qui campe sur un agenda misant sur "l'histoire longue". Tel Nicolas Dupont-Aignan qui plaide inlassablement pour une Europe de la coopération entre les États.

"Pas question de faire la révolution au sortir d'une primaire. Du coup, les hors primaires peuvent brandir la carte de la rupture et séduire des sceptiques de tous bords"

C'est pourquoi dans les sondages, l'acquis électoral du vainqueur de la primaire de la droite et du centre sera friable. Comme aime à le rappeler Gilles Finchelstein, directeur de la Fondation Jean-Jaurès, entre novembre 2011 et mai 2012, près de 56 % des électeurs avaient changé soit d'intention de vote, soit d'intention de voter. Parallèlement, le vote se fait de plus en plus par défaut et de moins en moins par assentiment. "Il n'y a pas d'envie de Juppé dans le pays", analyse le patron du PS, Jean-Christophe Cambadélis. Il reste également à apprécier la façon dont la tripartition pèsera sur le résultat des législatives. La constitution d'une majorité claire au sein de la prochaine Assemblée nationale devient plus incertaine. Tous les fondamentaux de la Ve République sont atteints.

Publié le 03/11/2016